

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ici et là (notes)

Fernand Ouellette

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1992). Ici et là (notes). *Liberté*, 34(6), 79–83.

FERNAND OUELLETTE

ICI ET LÀ (notes)*

Je sors très peu, quand je ne voyage pas. Je reste sédentaire, casanier. Mais ce sont les conversations avec les amis qui me manquent, l'obligation pour mon esprit de se hisser à la qualité de celui de l'interlocuteur, de se confronter à ses exigences intellectuelles. C'est pourquoi, tout en le craignant, j'ai accepté le défi de la tribune, obligé de répondre aux questions de mes lecteurs ou des universitaires qui m'accablaient au mur, tentaient de me prendre au piège. La qualité des questions me permet d'avancer dans ma spirale, de mieux me saisir. J'utilise souvent des métaphores pour mieux me risquer sur la corde raide. En ce sens, la métaphore est l'espace du saut. J'admets qu'elle n'est pas toujours compatible avec les exigences de l'esprit logique. Elle laisse «pressentir qu'une réalité mystérieuse eût pu échapper à la connaissance», disait Claude Lévesque en parlant de la crainte que pouvait ressentir le philosophe classique face aux «figures sensibles».

*

L'attitude agressive ou délirante de quelques féministes nous fait glisser sur le plan idéologique. J'ai appris

* Les notes suivantes sont extraites d'un ouvrage en préparation, intitulé *Figures intérieures*.

récemment qu'il n'y avait de valable que le «principe féminin» — lequel implique l'ensemble des valeurs immatérielles, spirituelles et humaines —, et que la féministe est sa pythie; bref que tout individu doit faire un choix: être «féministe ou patriarcal», le bien ou le mal, la paix ou la guerre. Comme si le féminin échappait à la condition humaine... Une autre fois, nous sommes en plein imaginaire, en pleine utopie, et la côte californienne n'est pas loin. Seules de telles propagatrices peuvent sauver le monde. Nous retombons dans une autre forme de recours à la «dignité», à la «pureté», pour effacer les traces de siècles et de siècles de domination et d'humiliation, dans la vaine tentative de remonter à un autre âge d'or. Une pareille utopie, autre forme de compensation, ne peut être qu'un avatar du marxisme quand il est imposé à une société. Ce n'est pas par hasard que cette idéologie apparaît dans la mouvance d'une saturation intellectuelle nourrie de la lutte des classes. Ce qui ne m'empêche pas de comprendre, dans la perspective d'une certaine dynamique, d'une dénonciation concrète de la violence faite aux femmes, qu'on attaque le «principe masculin», qu'on le tienne responsable de tous les maux. Le point de vue me paraît plus polémique, sociologique, que moral ou métaphysique. Car de quel «principe masculin» parlons-nous? Sans doute s'agit-il de celui du pouvoir de possession, de contrainte, en somme de toute la fausse rutilance de l'instinct du guerrier, de la propension à la conquête et à l'esclavagisme. Certes pas de celui qui a poussé l'homme à défendre la femme et son petit contre l'ours. Ni de celui qui a permis l'exploration du monde. Qui a donné l'imagination et la force de bâtir des temples. D'avancer dans la voie de la connaissance...

*

Suis-je enfin parvenu à résoudre le vieux conflit entre l'esthétique et l'éthique (qui est le propos d'une œuvre

comme celle d'Hermann Broch)? Chose certaine je n'ai jamais pu supporter non plus que la politique prétende se dissocier de l'éthique, comme si elle maîtrisait un champ d'action absolu. Le nouveau concept politique du «devoir d'ingérence» est un pas vers la réconciliation de l'éthique et du politique que nous espérons, un élargissement de notre conscience de l'histoire. Le nouvel équilibre, après la guerre froide, que recherchent les grandes puissances, nous rapproche peut-être d'un certain «niveau utopique» au-delà de l'histoire et des cultures, ou du moins d'un vague respect du droit. Espérons que les intérêts économiques majeurs qui sont en jeu, encore plus menacés par la récession, ne viendront pas bousculer l'échiquier actuel. Il ne faut pas encore trop rêver l'homme nouveau dont parle saint Paul.

*

Je ne me rappelle aucune séquence, d'aucun film, qui m'a plus bouleversé que la résurrection d'Inger dans l'*Ordet* de Carl Theodor Dreyer. Rien de plus impossible, rien de plus nécessaire. Imagine-t-on la force morale et créatrice qu'il fallait au cinéaste danois pour convaincre des producteurs d'investir dans la réalisation d'un film sur la foi, sur la force de la parole, dans une atmosphère luthérienne étouffante, kierkegaardienne, où la démarche des personnages, au ralenti, accentue le manque d'air, la pesanteur de plomb dans les âmes, comme si nous plongeons, en nous-même, au fond d'un gouffre sans fin. Johannes doit d'abord guérir, quitter le fil de fer de sa folie, s'arracher à sa fausse identité confondue avec celle du Christ, pour retrouver le pouvoir du Christ. L'existence d'un tel film, dont le merveilleux cumule dans un miracle, reste elle-même miraculeuse. Pensons, si cela était nécessaire, à l'industrie qui soutient Hollywood, aux investissements, à la rentabilité. Pensons à l'exploitation de la violence sous tous ses aspects.

*

Dans son chapitre intitulé «De Democritus et Heraclitus», Montaigne choisit la dérision et le mépris. Il choisit l'attitude de Démocrite, c'est-à-dire que «trouvant vaine et ridicule l'humaine condition», Montaigne préfère le visage moqueur, riant, méprisant, léger; il préfère l'humeur la plus dédaigneuse parce qu'elle exprime plus profondément notre état «sans pris» que la commisération, laquelle conserve nostalgiquement quelque estime pour l'être déchu plein de vanité, de sottise, d'inanité. On aura deviné que je me range du côté d'Héraclite, non pas parce qu'il avait le visage contristé et les yeux «chargez de larmes», mais bien parce que face à la dérision de notre condition humaine, il avait pitié, il était plein de compassion. Héraclite pensait admirablement que nous sommes plus misérables que vils.

*

Certains enfants ont les yeux si graves, si tristes, que nous avons l'impression qu'ils se sont d'abord jetés à fond dans leurs années futures pour échapper à leur sort présent, à leur condition tragique. Mais ils y ont peut-être découvert, d'où leur tristesse infinie, que même les années à venir ne seront pas moins tragiques.

*

Je suis d'Amérique, horizon du désir d'une grande partie de l'humanité, et pourtant je suis aussi éloigné de la plénitude de l'être que le plus pauvre des hommes.

*

Le présent récit, comme l'idée de beauté que je porte en moi, est une arche de Noé rassemblant mes signes, mes lampes ou mes figures intérieures; arche qui me précède, en quelque sorte, en essayant de préserver ma vision du monde, en me donnant l'illusion d'échapper au désastre de ma propre mort que je regarde parfois avec un sourire, comme si l'angoisse, la souffrance à venir, l'impasse apparente n'étaient que les derniers leurres que je devais affronter et démasquer avant ma «mise au large».